

teurs Harden, dont le dépôt est situé 98 bis, boulevard Haussmann, l'incendie se développa très rapidement. La pauvre fille des époux Boulogne, qui était restée seule au logis, a été atrocement brûlée à la figure et aux mains. Elle n'a été sauvée que grâce au dévouement des voisins.

WILL-FURET

MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE : *Kassya*, opéra en quatre actes, de MM. Henri Meilhac et Philippe Gille (d'après Sacher-Masoch), musique de Léo Delibes.

Léo Delibes, ce charmant musicien auquel l'Opéra-Comique dut *le Roi l'a dit*, et l'Opéra trois ballets d'une grâce exquise, d'un tour brillant et tout français, demeurés parmi les joyaux du répertoire, venait, quand la mort le faucha, de terminer la partition que nous venons d'entendre. On en trouva sur sa table de travail les quatre actes écrits ou plutôt esquissés d'un bout à l'autre, avec accompagnement de piano, mais un seul, en réalité, était mis au point définitif et complet par l'instrumentation. Nous n'avons donc ici qu'imparfaitement l'œuvre que rêvait le malheureux artiste.

Il n'a pu la conduire au degré qu'il voulait, lui donner, par ce fécond et minutieux travail de l'achèvement qui rajuste, refond et, parfois, transforme, la physionomie souhaitée. Juger ces quatre actes à la façon ordinaire serait, par conséquent, une sorte d'injustice que je ne commettrai pas. Léo Delibes semble avoir cherché, dans *Kassya*, à dramatiser son sujet le plus possible sans sortir du plan traditionnel. S'il lui avait été accordé de vivre, je ne sais quelle tournure il eût fait prendre à ses grandes scènes un peu trop composées de petits morceaux, et de quelle joaillerie orientale il les eût parées. Ce que je vois, en revanche, c'est qu'il a toujours été sincère en sa recherche d'expression. Il a écrit loyalement comme il sentait, et cette sincérité, en dépit de tout, porte son charme en elle-même. Si je n'ai pas à signaler de fortes architectures musicales, j'indiquerai, au moins, nombre de détails aimables, gracieux et poétiques. On comprendra que je ne veuille pas m'appesantir davantage sur cette œuvre toute voilée d'une ombre de deuil.

Nous sommes dans un village galicien aux maisons de bois découpées et peintes. C'est, aujourd'hui, la fête des rois mages, et le jeune paysan Cyrille vient d'être choisi par ses compagnons pour endosser la simarre fleurie et l'ample manteau brodé d'un monarque d'Épiphanie. Cyrille est roi rien de plus beau — mais qui désignera-t-il pour sa reine ? Sera-ce cette gentille Sonia, à laquelle il est quasi fiancé ? Point ! Il désigne, à l'étonnement de tous, Kassya, la déléguée bohémienne. Une tireuse de cartes a lu, dans son avenir, tous les troubles de l'ambition. Bah ! qu'importe ? La fête des rois mages couvre de sa joie bruyante jusqu'aux mauvaises prophéties.

Mais qui le croirait ? Le comte de Zévale est amoureux aussi — amoureux de la fille sauvage. Cyrille veut-il renoncer à sa Reine d'un jour ? — Non, pour tout l'or du monde, car sa passion l'étreint, et Kassya sera sa femme. Le comte a plus d'un moyen d'imposer sa volonté en écartant un rival. Le paysan se voit, brutalement, enrégimenté parmi les soldats qui partent. Seulement, les soldats ne vont jamais si loin qu'ils n'aient chance de revenir. Et voilà que des mois se sont écoulés. Une neige épaisse blanchit la terre. Le régiment défile lentement, sous la bourrasque. Voyez ! Cyrille est revenu.

Au bord du chemin, grelottants, douloureux, un vieillard le guette avec une jeune fille. Le vieillard, c'est son père ; la jeune fille, c'est Sonia. Pourquoi sont-ils si tristes ? Parce que le comte et la nouvelle comtesse les ont accablés, ainsi que tout le pays. Les bûcherons, pour se venger, n'attendent qu'un chef... Vous avez deviné que la nouvelle comtesse se nomme Kassya, l'infidèle reine de la fête des mages. A cette révélation, Cyrille a bondi de désespoir. Il sera le chef attendu. Les paysans, réunis autour de lui, l'acclament. On donne des réjouissances au château, là-bas. La horde populaire se rue à la vengeance. C'est la colère des jacqueries.

Cyrille, à présent, dans la cabane paternelle, est reconquis au bonheur. Il va épouser Sonia ; les chœurs sont préparés pour la noce. Hélas ! Kassya se fait un jeu de troubler le cœur simple du paysan. Comme une vision tentatrice, elle se dresse devant lui. L'aime-t-elle ? On ne le sait ; elle-même l'ignore, mais elle lui arrache encore un aveu de son amour. Désormais, qu'elle disparaisse ou non, nulle paix pour Cyrille. Sa vie entière est condamnée. C'est en vain que Kassya meurt.

Ce sujet ne manque assurément pas de caractère lyrique. Je le voudrais, toutefois, plus simplifié, plus lyriquement traité, moins encombré surtout d'épisodes d'opéra comique qui font longueur, si courts soient-ils, et sont en dehors de l'action. L'ancienne conception du théâtre musical réclamait cette abondance de hors d'œuvre ; la nouvelle fait la place plus large aux personnages, et demande de l'unité et de l'intimité par dessus tout. Nous avons ici, par exemple, un chœur de buveurs, un chœur de marchands juifs, un chœur de recruteurs, un chœur du « rire des courtisanes », un chœur de tri-leuses... On n'a plus l'habitude de ces intermèdes à tout propos, et l'on en sent l'inconvénient grave.

Mais, au demeurant, je le répète, les scènes principales offriraient de la ressource de *Carmen* se retrouve dans le personnage de Kassya, où l'auteur du poème de *Lakmé* a mis aussi plus d'une touche heureuse.

J'ai promis d'énumérer les plus agréables pages de la partition ; c'est le moment de tenir parole. Au premier acte, le récit de Cyrille : « C'était là-bas, sous les aulnaies... » à quelque chose de pénitent ; le motif de l'entrée de Kassya, exposé par la flûte, dégage la mélancolie douce d'un chant populaire slave ; la mélodie de Sonia : « Pardonne-moi, je ne sais pas... » mérite de plaire. J'aime infiniment, surtout, la petite scène de la bonne aventure, avec son thème délicieux murmuré par le quatuor et qui reparaitra au dénouement. La mazurka du finale étonne quelque peu, elle a, cependant, la couleur du milieu et l'allure de la situation.

Une jolie chanson slave et une prière de Kassya : « Je ne menace plus, j'implore ! » sont à noter au second acte. J'ai retenu du troisième un prélude poétiquement plaintif, intitulé « la Neige », où le hautbois et la clarinette gémissent leur lente mélodie parmi les obstinés arpeggiements et les enveloppantes dessins du quatuor en sourdine ; puis le lied des hirondelles.

Au quatrième, il convient de mentionner la très belle chanson galicienne ou *dumka* et les quatre numéros du divertissement — en particulier d'exquise *Dance ruthène*, à la phrase dolente rythmant aux tintements du Glöckenspiel les sons de la clarinette et de la flûte et la

sunka, dont la mélodie, pour violon solo, évidemment inspirée des airs populaires roumains, est d'un grand caractère. Je garde, enfin, le souvenir de quelques parties du duo de Kassya et de Cyrille et le poignant retour du motif de la bohémienne, dans la scène de la mort de l'héroïne.

Je ne veux plus rien dire, sinon pour qualifier l'interprétation. L'œuvre est montée avec soin, à l'Opéra-Comique. Je n'oserais affirmer que Mme de Nuovina soit, quant à la méthode, une cantatrice accomplie, mais sa voix est vibrante, d'un timbre très riche et l'artiste paraît avoir ce qu'on nomme du tempérament. Le personnage de Kassya lui doit, en tout cas, un relief assez original. Mlle Simonnet voue son talent élégiaque au rôle attendri de Sonia. Dans la scène de la bonne aventure, au premier acte, dont j'ai dit le sentiment rêveur, Mlle Elven montre de la sensibilité et de l'intelligence. Parmi les chanteurs, se distinguent spécialement MM. Gibert et Soulacroix. Le ballet est réglé non sans fantaisie, et l'orchestre, sous la direction de M. Danbé, mérite des éloges.

FOURCAUD

La Soirée Parisienne

KASSYA

Jamais, peut-être, pièce ne fut plus retardée que cette *Kassya*, qui vient enfin d'être représentée à l'Opéra-Comique. C'était à qui, parmi les interprètes, serait le plus indisposé. Le rhume, le fameux rhume sévissant tantôt sur Cyrille, tantôt sur Kassya, tantôt sur Sonia, tantôt sur Mockou. Un observateur aurait pu inscrire cette note sur son carnet :

— Les Galiciens sont toujours enrhumés. Soudain, le printemps a fait son apparition et les coryzas se sont enfuis. Ce fut un soulagement pour tout le monde, car on avait hâte de rendre un dernier hommage au maître charmant que fut Léo Delibes, à l'auteur exquis de *Lakmé*.

Si le nom de Delibes est sympathique à tous, celui de ses collaborateurs ne l'est pas moins. Un livret d'Henri Meilhac et de Philippe Gille est toujours un régal pour les amateurs. Le premier a écrit *Carmen* avec Halévy ; tous deux ensemble ont écrit *Manon* ; il n'en faut pas beaucoup plus pour inspirer confiance aux fervents de l'Opéra-Comique. N'oublions pas un quatrième collaborateur, masqué celui-là : Massenet, qui a achevé la partition que la mort prématurée du compositeur avait laissée incomplète. On peut dire que la soirée d'hier appartenait à l'Institut et à l'Académie française.

Vous savez déjà que l'action de *Kassya* se déroule en Galicie. Ce lieu de scène n'a pas été beaucoup exploité jusqu'à ce jour et les pièces galiciennes sont rares. Elles ont cet avantage sur bien d'autres d'amener de jolis décors et des costumes originaux.

Les décors : ils sont quatre. Ils devraient être cinq, mais entre la répétition générale et la première, deux actes ont été fondus ensemble. C'est d'abord la place d'un village galicien, dont les coquettes petites maisons réjouissent l'œil sous le feuillage des arbres touffus. Là, défille le cortège des Rois mages, car dans *Kassya* il y a une nuit de Noël, tout comme dans *Werther*.

C'est ensuite une grande salle dans un château galicien. Puis une campagne galicienne enfouie sous la neige. Enfin, une grande fête galicienne dans le sudist château galicien, avec deux intermèdes bien galiciens : 1° Un ravissant ballet ; 2° Une jolie invasion de paysans. Il paraît qu'en Galicie, toutes les fêtes se passent comme ça : chaque peuple a ses usages.

Les costumes sont nombreux et chatoyants. On dit que M. Carvalho a fait venir de Galicie même ceux des principaux personnages. Plusieurs sont superbes.

M. Soulacroix, par exemple, est littéralement ruisselant. Du bonnet de fourrure jusqu'aux bottes, je ne vois pas un reproche à lui adresser. Ajoutez à cela qu'il s'est encadré la figure d'une chevelure blonde et d'une barbe ion sur ton, qui font de lui un véritable petit amour.

M. Gibert est moins luxueux. Mais comme il ne pouvait rester toute la soirée en paysan, on lui a permis, au troisième acte, de revêtir un uniforme militaire qui le moule admirablement.

M. Lorrain est vêtu simplement, ainsi que tous ses camarades porteurs de faux ou de serpes. Par contre, on nous a montrés des seigneurs joliment bien mis, et les costumes du corps de ballet, victorieusement conduit par les gracieuses Garbagnato et Adèle André, sont tout à fait adorables.

Kassya, c'est Mlle de Nuovina, une débutante qui nous vient de Roumanie en passant par Bruxelles. Mièvre, élégante, douée d'une physionomie expressive, portant agréablement la jupe de la paysanne ou les riches atours de la grande dame, elle affectionne les allures à la Galli-Marié. C'est une *Carmen* du Nord.

Mlle Simonnet personnifie, suivant l'habitude, la jeune personne touchante et digne d'intérêt qu'elle incarne à chaque pièce nouvelle avec un nouveau succès. Ses costumes sont plus pittoresques que brillants, mais il n'est pas indispensable de porter une robe Loie Fuller pour obtenir les honneurs du *bis*. Mlle Simonnet vient d'en faire la preuve.

Un trop petit rôle de bohémienne a été dévolu à la charmante Mlle Elven, qui a su lui donner une physionomie pleine de caractère. Sa coiffure à la Salomé lui va très bien, et M. Massenet serait ingrat de ne pas penser à elle pour la prochaine reprise d'*Hérodiade*.

Et voilà la Galicie à la mode pour pas mal de temps. Tant mieux ! Je commençais à avoir assez du Dahomey !

FRIMOUSSE

EN PROVINCE

NOTRE COURRIER

Sous réserve de la loi qui doit supprimer les élections partielles, le gouvernement a convoqué pour le 16 avril, les électeurs :

De l'arrondissement de Brioude, de la 2^e circonscription de Privas, de la 1^{re} circonscription de Lure, à l'effet d'élire un député, en remplacement de MM. Baihaut, démissionnaire, Clauzel et Maigne décédés.

RUEIL. — Aujourd'hui ont eue lieu les obsèques du docteur Launay, le plus ancien des médecins de Rueil, décédé à l'âge de soixante-dix ans, aux suites d'une longue maladie.

NICE. — Le concierge du Tribunal vient d'être arrêté. Il est accusé d'avoir détourné des titres appartenant aux héritiers d'un juge mort il y a deux ans. Le vol aurait été commis dans la nuit du dépôt. Cette accusation cause une certaine émotion au Palais.

LYON. — Un meurtre, entouré de circonstances mystérieuses, a produit aujourd'hui dans notre ville une très vive émotion.

Ce matin, vers quatre heures, le cadavre d'un nommé Paul Lamure, préposé aux poids publics, a été trouvé dans la cave d'une maison de la rue Victor-Hugo, portant le n° 62.

Le malheureux avait reçu trois coups de revolver. On a supposé tout d'abord que le capitaine Gaillard, du 4^e régiment de génie, qui habite cette maison, ayant en rentrant aperçu un étranger, avait tiré sur celui-ci, qui, poursuivi sans doute, s'était réfugié dans la cave, où il avait succombé à ses blessures.

Le parquet a fait une descente sur les lieux pour procéder à une enquête, au cours de laquelle le capitaine Gaillard a été reconnu atteint d'aliénation mentale.

Le commandant Vieillard, directeur du service du génie et des adjudications et le capitaine Von, de l'état-major, prévenus aussitôt, ont fait transporter leur camarade à l'hospice de Rou — non sans difficulté — car le capitaine Gaillard, très surexcité, cherchait à se servir de son revolver.

On ne doute donc point que Lamure n'ait été frappé par le capitaine Gaillard, mais on se demande ce que Lamure venait faire dans la maison de la rue Victor-Hugo.

Cette affaire mystérieuse est instruite à la fois par les autorités civiles et militaires.